

L'héritière de la grande béké

MARIE-REINE DE JAHAM

roman



L'héritière de la grande Béké

Marie-Reine de Jaham

L'héritière de
la grande Béké

roman

CARAÏBÉDITIONS 

Je m'appelle Garance de la Jouquerie et je suis une Blanche créole, issue de cette caste orgueilleuse et exécrée qu'on appelle les békés. Je suis aussi l'arrière-petite-fille d'une femme légendaire que les gens de l'île surnommaient la Grande Béké. Près d'un siècle s'est écoulé depuis qu'elle me lança ce défi : *Quelqu'un devra prendre ma suite, je voudrais que ce soit toi.* À cette époque, la Martinique était encore une colonie marquée du sceau de l'esclavage, ployée sous la domination blanche. Année après année je l'ai vue changer, tenir tête aux anciens maîtres, les accabler de leur mépris, les prendre en otage et peu à peu les évincer. Je l'ai vue essayer la houle des bouleversements mondiaux, les coups de boutoir des guerres d'émancipation puis s'emparer des événements, les revisiter, les calibrer à sa mesure. J'ai été témoin du grand basculement de la décolonisation. La Seconde Guerre mondiale servit de déclencheur. Certains furent pris de court et se retrouvèrent ruinés. La Grande Béké sentit tourner le vent. Elle décida de sauver la Plantation à laquelle elle avait consacré sa vie. Et elle osa le faire en déshéritant ses propres enfants.

Les Noirs prétendent que chez les békés, les mariages entre cousins sont cause de malformations qui parfois enjambent plusieurs générations. Si le corps est atteint, l'enfant naît avec les membres atrophiés. Mais si l'esprit s'enténébre, c'est l'âme qui pourrit. De quels ancêtres monstrueux les enfants de la Grande Béké tenaient-ils leur âme viciée, eux dont le sang coule aussi dans mes veines ? Des années durant, ils ont avidement guetté l'héritage de leur mère. Jusqu'à ce jour de mai 1965 où elle leur annonça qu'elle faisait de Mickey, son bâtard, le maître de la plantation. La Grande Béké avait tout organisé, tout prévu. Tout ? Non. Personne n'aurait pu prévoir ce qui est arrivé...

Je suis née en février 1945, au moment où les cannes à sucre gorgées de jus recouvrent à perte de vue la terre de Martinique et lancent comme un appel leurs flèches vers le ciel dans l'attente anxieuse de la récolte. Man Balthazar, la sage-femme qui accouchait les dames békés, nettoya mon petit corps, avec l'aide de *Da* Eudèse, dans une bassine en étain remplie d'eau de la rivière Roxelane adoucie de feuilles d'hibiscus et me plaça dans le berceau, sous la moustiquaire en tulle, face à la fenêtre. Au dehors, la récolte débutait. La plantation grouillait d'animation. La maisonnée bourdonnait de mille sons. Des silhouettes floues s'agitaient autour de moi. Mes yeux distinguèrent des faces blanches et des faces noires. Les faces blanches avaient de grosses voix et leurs pas claquaient sur le dallage, les faces noires parlaient bas et glissaient sans bruit. Je ne fus pas longue à m'apercevoir que les faces blanches décidaient de tout et que les faces noires n'existaient que pour servir. Avant d'avoir percé ma première dent, j'avais déjà réalisé qu'autour de moi gravitaient deux mondes, le

monde des Blancs et le monde des Noirs.

Da Eudèse était l'une des faces noires, mais celle-là était différente. Je le compris du haut de ma chaise de bébé le matin où elle se pencha vers moi, la cuillère de bouillie de *toloman*, tapioca, à la main, et m'intima : « Ouvre le bec, mon poussin. » J'allais la lui envoyer à la figure comme l'aurait fait tout petit béké hostile à la bouillie de *toloman*. Quelque chose dans son regard me retint. Ce quelque chose disait : *Tifi, pa chaché goumen épi mwen*, ne me cherche pas querelle, mieux vaut pour toi que nous soyons amies. De ce jour, ma considération ne cessa de grandir.

Da Eudèse tenait une place à part au Château, je le sentais, et quand je fus en âge de comprendre, elle m'en donna elle-même l'explication.

— J'suis la sœur de lait de ton arrière-grand-mère. On a grandi ensemble et on n's'était jamais quittées avant c'malheureux jour où ses parents l'ont envoyée en France pour étudier et d'en venir une jeune fille accomplie, comme ils disaient...

Puis survint l'événement que chacun nommait, en baissant le ton, la Catastrophe. Il faut dire que la Martinique abrite un personnage au pouvoir terrifiant qui se moque de nos luttes intestines et de nos codes secrets. Ce personnage n'a rien d'humain. On l'appelle la Montagne Pelée. Pendant plusieurs siècles, elle fit semblant de dormir. Les habitants, occupés à leurs querelles et à leurs plaisirs, finirent par l'oublier. La Pelée se vengea. Le 8 mai 1902, l'île ploya sous sa colère cyclopéenne. De nombreux békés, parmi les plus riches et les plus puissants, figuraient dans l'hécatombe. Leurs survivants se retrouvèrent ruinés, leur famille anéantie, leur patrimoine détruit. Mon arrière-grand-mère Fleur de Mase de la Jouquerie était de

ceux-là.

Avant la Catastrophe, la famille De Mase possédait une magnifique plantation en bordure de Saint-Pierre. La ville, fondée en 1635 par Belain d'Esnameuc, portait avec fierté le surnom de Petit Paris des Antilles. Le visiteur pouvait y admirer la maison du gouverneur Jacques du Parquet, l'église de style gothique bâtie en 1648 par les Jésuites ainsi que le théâtre qui accueillait des troupes venues de la métropole. Réceptions et bals rivalisaient d'éclat. Le carnaval était réputé. Tout cela fut anéanti en quelques secondes. La formidable explosion projeta à une centaine de mètres des rochers de vingt tonnes. Une colonne de feu monta droite vers le ciel avant de se rabattre sur la ville tandis que déferlait une nuée de cendres brûlantes. Saint-Pierre et ses environs furent recouverts d'une nappe grise sous laquelle couvait le feu dévorant. Les journaux du monde entier décrivirent l'horreur des corps carbonisés surpris par la mort dans des positions grotesques et la détresse d'une île décapitée. On compta trente mille morts. L'État octroya des subventions, le pape s'en mêla :

— Les sinistrés n'ont pas seulement besoin de prières mais de soutien matériel, il faut tendre une main secourable, il faut donner.

L'Amérique envoya des dollars, le Canada offrit des terres. Uniquement aux sinistrés de sexe mâle. Les femmes étaient exclues de ces prébendes. Fleur se retrouva ruinée, hébergée chez des cousins charitables. Lorsqu'Eudèse apprit que sa sœur de lait était vivante, elle n'hésita pas une seconde.

— J'la croyais morte, j'faisais dire des messes pour son âme. Ah, j'ai pleuré d'joie, *man pwan kouri*, j'ai couru la rejoindre et j'ai plus jamais laissée.

La récolte de la canne à sucre s'achevait. Je perçus autour de moi une agitation insolite. Des sonorités nouvelles frappaient mes oreilles. Sans en comprendre la signification, j'en ressentais l'effet comme on ressent l'effet d'une musique gaie ou triste. Il y avait des sons qui caressaient et d'autres qui donnaient envie de pleurer. Nagasaki et Hiroshima étaient de ceux-là. Et aussi le mot libération. Je l'entendais répéter autour de moi et je le gazouillais du fond de mon berceau. Que signifiait ce mot que tout le monde semblait avoir dans la bouche ? Son épopée me fut racontée dans les moindres détails au cours des années qui suivirent.

En 1939, un volcan explosa en Martinique, un volcan créé de main d'homme et qui allait faire plus de cinquante millions de victimes à travers le monde : la Seconde Guerre mondiale. Au mépris des conventions internationales, l'Allemagne envahit la Pologne, pénétra en Belgique, gagna les Pays-Bas. Dans une ultime tentative, une délégation européenne se rendit à Munich et signa, au prix d'humiliantes concessions, une promesse de paix. Autant essayer de ramener la coulée de lave dans la gueule de la Pelée. Le *Führer* n'avait nulle intention de respecter les accords de Munich et ne faisait qu'acheter du temps. Le 3 septembre, la France entra officiellement en guerre avec l'Allemagne. L'État procéda au rappel de quatre cent mille réservistes et mobilisa les conscrits.

— *Ladjè pété !* Les Boches nous déclarent la guerre !
Nou ké fouté yo ! On va leur foutre une raclée !

On apprit que la défense polonaise avait été balayée. Dans les élégants salons des mulâtres, sous les vérandas ombragées des békés, dans les cases enfumées des *nèg'*, ce fut la même indignation.

— *Zot tann ?* Vous avez entendu ? Des soldats dégui-

sés en Polonais attaquent une station radio à Varsovie, une ruse des Boches pour déclarer la guerre !

Puis la nouvelle parvint que les troupes allemandes avaient occupé le Danemark, débarqué en Norvège, envahi les Pays-Bas et marchaient vers la France. Le gouvernement Daladier avait décidé la mobilisation de cinq millions d'hommes. On déploya fébrilement des cartes territoriales.

— *Yo pa ké rantré*, ils n'entreront pas, la ligne Maginot nous protège.

— Ils passeront par les Ardennes !

— Des blindés dans cette forêt ? *Pa di bétiz*.

Et cependant ils passaient, contournant la ligne Maginot. Le 12 mai 1940, les panzers étaient devant la Meuse.

— *Man di'w, yo pé pa pasé*.

Pourtant ils la franchissaient, la Meuse. Le 9 juin, c'était la Seine qu'ils traversaient. Le 14, ils défilèrent sur les Champs-Élysées. La croix gammée flotta sur la tour Eiffel. Il restait un espoir : Philippe Pétain, le vainqueur de Verdun. La Chambre des Députés le nomma président du Conseil.

— Je fais don de ma personne à la France, déclara le maréchal.

Mais le 17 juin, on apprit que Pétain réclamait l'armistice.

— *Sa ou di a ?* Qu'est-ce que tu racontes ? Arrêter le combat ? *Papa Pétain pé pa fê nou sa*. Papa Pétain ne peut pas nous faire ça !

On se pressa autour des postes pour capter la BBC. Mettant fin à une longue rivalité, la Grande-Bretagne et la France entretenaient de bonnes relations et les Antilles anglophones servaient de relais radiophonique. Le 18 juin retentit sur les ondes un stupéfiant plaidoyer :

— J'invite les Français qui veulent rester libres à me rejoindre.

Qui osait parler ainsi ? Charles de Gaulle, un obscur général de brigade réfugié à Londres ! La Martinique resta méfiante.

— *Nou ja konnet maréchal Pétain, nou pas konnet bougre-là !*
On connaît Pétain mais on ne connaît pas ce bougre-là !

Le 24 octobre, nouveau coup de tonnerre : Pétain signa la capitulation. Hitler avait exigé que l'entrevue se déroulât à l'intérieur d'un wagon dans la forêt de Rethondes, le lieu même où l'Allemagne avait subi vingt-deux ans plus tôt l'humiliant châtiment infligé par les puissances victorieuses. Le bruit courut que De Gaulle avait fondé un mouvement de résistance, les FFL, Forces Françaises Libres. Fallait-il rester fidèle au maréchal ou rallier De Gaulle ? L'île chercha réponse auprès de son chef légitime, le haut-commissaire aux Antilles, Georges Achille Marie Joseph Robert, amiral de France, grand-croix de la Légion d'honneur et titulaire de l'ordre de la Francisque. Le gouvernement lui avait remis l'or de la Banque de France, preuve suprême de confiance. On avait vu arriver en rade de Fort-de-France les croiseurs *Émile Bertin* et *Jeanne d'Arc*, escortés de l'avisos *Ville d'Ys* et du porte-avions chargé de cent sept avions achetés à l'Amérique. Ce n'était un secret pour personne que l'*Émile Bertin* transportait deux cent quatre-vingt-six tonnes d'or qui allaient être entreposées au fort Saint-Louis. L'amiral Robert se prononça sans équivoque pour la fidélité au Maréchal.

Travail, famille, patrie. Les écoliers martiniquais découvrirent ces mots inscrits à la craie sur le tableau noir. Désormais, au début de chaque classe, ils devraient saluer le drapeau national et chanter *La Marseillaise*. Le carnaval fut supprimé, les *bankoulélé* interdits,

le rhum prohibé. L'île, protégée par les États-Unis, jouissait d'un statut de neutralité qui aurait dû lui garantir le ravitaillement, mais le blocus entravait les importations et les denrées qui parvenaient à destination étaient réquisitionnées pour la garnison et pour l'entourage de l'Amiral. La population reçut des tickets d'alimentation. On ne trouvait plus un grain de riz, le sucre était rationné. La viande devint un luxe et le lait une rareté. Le poisson manquait aussi, le blocus interdisant aux pêcheurs de jeter au loin leurs filets. Quand on annonçait l'arrivée d'une cargaison de morue en provenance de Saint-Pierre-et-Miquelon ou de Terre-Neuve, les magasins du Bord de mer étaient pris d'assaut ; les queues s'étiraient tout au long de la jetée. La disette régnait dans les cases. Les vieux Débits de la Régie coiffés de tôles rouillées n'avaient plus ni haricots, ni salaisons. Aux *manman* venues implorer *an ti bagay pou yich-mwen*, quelque chose pour mes enfants, la réponse était toujours la même : *Pa ka rété ayen*, il ne me reste rien.

C'est alors que mon arrière-grand-mère ajouta un fleuron à sa légende. Elle prit en main les familles dés-empareées. Sous sa direction, chaque individu valide, homme, femme ou enfant, noir, blanc ou coolie, se mit au travail. On fabriqua du savon avec la noix de coco et de la bougie avec le saindoux, on pila le manioc pour faire de la farine, on tailla les vieux pneus pour confectionner des souliers. Un potager, un élevage de volailles, une porcherie et un bassin à poissons prirent forme. Tous les matins, à l'heure dite, les *manman* arrivaient avec leurs couis, demi-calebasses, et leurs paniers ; les vivres attendaient dans la cour du château ; assistée de *Da Eudèse*, sa sœur de lait, la Grande Béké faisait la distribution.

Mais la misère était trop grande. Des soulèvements éclatèrent. L'amiral Robert riposta par une avalanche de sanctions ; les contestataires furent emprisonnés, les maires récalcitrants destitués et remplacés par des proches du pouvoir. La destruction des récoltes devint un crime passible de mort. Puis on apprit le recrutement forcé de Français pour servir de main-d'œuvre en Allemagne.

— *Nou pou konbat, pa ni monyen asepte sa !* On va se battre, pas question d'accepter cela.

— *Sa nou pé fè ?* Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— *Fok nou révolté !*

Le conseil général de la Guadeloupe prit à grand fracas position pour De Gaulle. L'avocat Paul Valentino tira des oubliettes une loi de 1872 qui conférait en formules nébuleuses les pouvoirs aux conseils généraux en cas de pression extérieure :

— Cet armistice infâmant doit être considéré nul et non avenu !

Dans un discours enflammé, l'avocat défia l'amiral Robert et fut aussitôt expédié au bagne de Guyane. La sentence provoqua un nouveau tollé ; le député-maire de Fort-de-France Victor Sévère envoya sa démission à Vichy ; l'île entière lui emboîta le pas ; on déchira les affiches pétainistes ; une plaque à l'inscription « Place du Maréchal Pétain » fut badigeonnée d'excréments ; au cours d'un match de foot, les cris de *Vive le goal !* se transformèrent en *Vive De Gaulle !* L'Amiral riposta par un durcissement des sanctions. Interdiction fut faite aux ouvriers de quitter les habitations sucrières sans un laisser-passer des gendarmes. Cette mesure qui rappelait le passé colonial ranima la terreur d'un retour à l'esclavage.

De son côté, l'Église ne faisait rien pour apaiser les

esprits ; du haut de sa chaire, l'abbé Paul de la Croix lut à ses ouailles quelques fragments de *Mein Kampf* : *Il faut anéantir les nègres, ces monstres qui tiennent le milieu entre le singe et l'homme...* Une rumeur enfla dans les cases : les Blancs vont rétablir l'esclavage avec l'appui de l'Amiral, ils plantent déjà du *karata* pour fabriquer des fouets ! La peur fit place à une férocité venue du fond des âges. *Fok tjwé sé Blan-an, fok fouté difé !* Il faut tuer les Blancs, mettre le feu ! Des émeutes éclatèrent dans les faubourgs de Fort-de-France. Les planteurs se réunirent pour discuter de la situation autour d'un ti-punch. Fallait-il s'organiser en milices ? Ou se terrer chez soi, laisser passer l'orage ?

— À Terres-Sainville, ça va très mal, des agitateurs vont voir les *nèg'* et leur montent la tête...

— Ce sont des sauvages, ils sont capables de tout.

— On n'est pas des sauvages quand on va à la messe.

— C'est vrai, ça. On arrivera toujours à leur faire entendre raison.

— Quand même, *zot ka bliyé*, vous oubliez l'insurrection du Sud ? Ils ont poursuivi le planteur, ils l'ont taillé au coutelas, ils lui ont ouvert le ventre, ils lui ont arraché le foie, ils ont mordu dedans.

Silence. Les glaçons cessèrent de tinter dans les verres.

— Avez-vous déjà vu un pays où il n'y a pas de problèmes ? articula enfin la Grande Béké. Son regard fit calmement le tour de l'assistance. Nous sommes là depuis quatre siècles et nous nous maintiendrons. Quoi qu'il arrive, *nou la !*

Dans les campagnes, les *manman poteau-mitan* s'inquiétèrent :

— Si ça continue, ils vont envoyer l'armée et alors qu'est-ce qu'on va faire ?

— *Fok chapé*. Faut s'échapper... Rejoindre Trinidad, Haïti ou Cuba, les îles indépendantes...

Le journal de gauche *La Relève* appela à la prudence: la Martinique est faible, vulnérable, soyons malins, tâchons de nous faire annexer par le grand frère américain. Une délégation se rendit au consulat des États-Unis et fut poliment éconduite. La garnison protégeait l'Amiral contre les insurgés mais elle ne pouvait le protéger contre les insultes. Les murs se couvrirent de graffitis haineux: *Robert vendu, collabo, nazi! Debors Robert!* Une nouvelle rumeur prit vie au fin fond des campagnes:

— De Gaulle est un général noir! *Man di'w!*
J'vous dis!

Dissidence. Le mot explosa sur les langues comme un coup de cymbale, roula dans les gorges comme le feulement du tambour *gwoka*, courut tel un feu de *razié* d'un bout à l'autre de l'île. Il disait : résistance. Il disait : fierté. Il disait : liberté. Il disait : partir. Partir là où l'on se bat, là où l'on sabote des lignes de chemin de fer, où l'on fait sauter des ponts. Deux ou trois p'tits gars surgissent du maquis et vous dynamitent à eux trois un camion rempli de Boches, ah, c'est beau ! Quel fut exactement le rôle de la Grande Béké dans la Dissidence ? Elle ne consentit jamais à le révéler. Chose certaine, une fois de plus, elle jeta toutes ses forces dans le combat mais cette fois l'enjeu n'était plus le même, c'était la survie d'une nation et le destin d'une île.

La Dissidence s'organisa. On décida d'utiliser les gommiers pour transporter les résistants. Les longues barques de pêcheurs partiraient de Grand-Rivière sur la façade Atlantique de l'île. La région était peu surveillée, de dangereux courants y rendaient la navigation quasiment impossible. Seuls osaient s'y risquer les marins-pêcheurs de Grand-Rivière habitués dès l'enfance à se jouer du ressac. Leur patriotisme n'était

pas gratuit : pour braver les puissants rouleaux, ils demandaient cinq cents francs. Les Dissidents embarquaient de nuit en direction de Sainte-Lucie ou de la Dominique d'où ils rejoignaient le continent. L'armée américaine fournissait des uniformes et prodiguait un enseignement militaire au campement de Fort Dix, dans le New Jersey.

J'ai l'honneur de vous faire savoir qu'à cause de nombreux départs et malgré le concours des prisonniers, la récolte ne pourra être enlevée, écrivit le directeur de la sucrerie Sainte-Rose à l'Amiral Robert. Quatre à cinq mille *nèg' mawon* avaient fui les *'bitations* avec la complicité des maîtres. L'île baignait dans une atmosphère de complots. Rien ne semblait arrêter l'audace des Dissidents. Certains voulaient marcher vers la capitale à la tête d'une troupe et se saisir de l'Amiral. D'autres parlaient d'infiltrer les bataillons du fort Desaix et d'y provoquer la mutinerie. Un planteur écopa de six mois de prison pour avoir peint un V sur le capot de sa Plymouth ; le vieux Joseph de Parabau sortit de sa thébaïde pour organiser, sous l'égide d'un peloton de maires gaullistes, une manifestation où chacun put le voir, cheminant au premier rang, soutenu par son majordome asiatique.

On apprit qu'Hitler attaquait la Russie et marchait sur Moscou. Staline ripostait en incendiant la ville, paralysant l'assiégeant et le privant de ressources. Le terrible hiver russe s'abattit sur les soldats allemands équipés pour l'été. Des centaines de milliers d'entre eux périrent de faim et de froid. Les puissances de l'Axe perdirent l'avantage.

Déjouant la vigilance des garde-côtes, les gommiers chargés d'intrépides dissidents accentuèrent leurs navettes entre Grand-Rivière et les îles anglaises. Pour

faire cesser l'hémorragie, l'amiral Robert ordonna aux gendarmes de subtiliser par nuit noire les voiles et les agrès des embarcations. Les dissidents répliquèrent en prenant d'assaut les postes de police aux cris de *Wobè déwò* ! Robert dehors ! Vive De Gaulle ! La 3e compagnie stationnée sur les hauteurs de Fort-de-France se mutina et le chef de bataillon Tourtet proclama le ralliement. À leur tour, les puissantes loges maçonnnes se déclarèrent pour De Gaulle. La Martinique commença à rêver de paix. C'est alors que sans préavis, les Japonais bombardèrent la base américaine de Pearl Harbour.

Voyant la partie perdue, l'amiral Robert se réfugia sur le croiseur *Émile Bertin* et négocia tant bien que mal avec les Américains le « changement d'autorité ». Le 14 juillet 1943, le délégué martiniquais du Comité Français de Libération Nationale, Henri Hoppenot, proclama triomphalement le ralliement de la Martinique à la France Libre.